

revanche, il ne fut pas aussi habile sur le plan politique, et fut pris dans les rivalités entre Bourgogne et Orléans, dont il fut en définitive perdant.

La lecture de l'ouvrage de Henneman ne rend pas Clisson sympathique. Le portrait qui en ressort est celui d'un homme de guerre, cupide, querelleur et arrogant, prêt à se laisser aller à la violence, très sensible à ce qu'il considérerait comme ses droits et prérogatives et incapable d'oublier ce qu'il considérerait comme un affront. Mais un historien doit-il passer ces traits d'une personnalité hors norme sous silence ? Au final, l'auteur offre une belle leçon d'histoire, qui arrive à mettre en perspective faits et analyses avec les qualités d'un probe érudit.

Philippe CHARON

Nicolas PROUTEAU, Emmanuel de CROUY-CHANEL et Nicolas FAUCHERRE, *Artillerie et fortification, 1200-1600*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Archéologie et culture, 2011, 236 p., nombreuses illustrations dont un cahier de 16 planches couleur.

Il s'agit de la publication des actes du colloque international organisé par le Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de Poitiers et l'association Atem-porelle, et tenu à Parthenay (Deux-Sèvres) du 1^{er} au 3 décembre 2006. Récusant les concepts anciens, d'une part, de rupture technologique qu'aurait entraînée, dans les années 1440, l'apparition des boulets de fonte de fer tirés par des canons de bronze se chargeant par la gueule et qui aurait généré alors une crise de la fortification, et, d'autre part, l'idée de révolution brutale de la fortification, survenue dans les années 1520, avec la mise au point du système à bastion pentagonal à flanquement réciproque, le colloque rouvre le dossier de « la lutte du boulet contre la cuirasse » dans l'optique d'une coévolution continue de l'artillerie et de la fortification au cours de laquelle la fortification s'adapte aux évolutions de l'artillerie et non l'inverse... Sans cependant s'abstraire de la notion de « rupture », puisque, selon Emmanuel de Crouy-Chanel, à la fin des années 1420, l'apparition de la couleuvrine est une « rupture technologique », tant par les nouveautés techniques qu'elle comporte (nouveau type de poudre, nouveau mode de chargement, renforcement de la volée), que par, et plus encore, son faible coût de fabrication (5-6 livres pour les couleuvrines moyennes) et d'usage, ainsi que par sa simplicité d'utilisation, toutes choses qui expliquent sa multiplication. Passant alors de l'âge des unités à celui des dizaines, l'artillerie à poudre accroît sa capacité à tuer lors des sièges.

L'ouvrage s'ordonne en trois parties. Les deux premières ont pour cadre d'étude l'Europe occidentale. Elles sont consacrées, l'une, aux prémices de l'artillerie, et l'autre, à l'artillerie et aux fortifications à la fin du Moyen Âge et au milieu du XVI^e siècle. La troisième partie nous intéresse plus particulièrement puisqu'elle porte sur le cas breton.

Une fouille menée en 2004-2005 sous la direction de Laurent Beuchet sur le site du château de Guingamp permet de retracer son évolution. Une première enceinte de terre est érigée au début XI^e siècle, en lien avec la fondation du premier apanage Penthievre. Elle est transformée au XII^e siècle en une enceinte maçonnée, polygonale et non flanquée, qui, après de nombreuses reprises, est rasée en 1421, au lendemain de l'attentat de Champtoceaux. Il faut attendre les années 1440 pour qu'un château soit réédifié : en 1443, le duc François autorise son frère Pierre à faire à Guingamp « emparement de ville et chasteau ». Resté inachevé – la mort de Pierre II, survenue en 1457, marque un coup d'arrêt –, il est détruit en 1626. D'une grande homogénéité, le château forme un carré de 47 mètres de côté, cantonné de quatre tours semi-circulaires de 13 mètres de diamètre externe. Il pourrait être le prototype d'une nouvelle forme architecturale qui ouvre l'ère des forteresses à canon. Répartis sur deux niveaux, les treize postes de tir encore observables sont exclusivement aménagés pour l'artillerie. À la base des tours, des armes semi-lourdes étaient destinées à un tir rasant, alors qu'au second niveau, des canonnières percées en allège des fenêtres sont adaptées à l'usage d'une artillerie plus légère.

Aurélien Armide a dépouillé les comptes et inventaires d'artillerie de la ville de Nantes entre 1457 et 1496. Dans un contexte de tension grandissante, puis de guerre, entre le duché et le royaume de France, le système défensif de la ville est modernisé et un parc d'artillerie constitué. Des pièces (121, de tous calibres en 1468 ; 297, en 1487-1488) sont installées dans ces lieux que l'on remanie ou que l'on reconstruit – l'artillerie étant adaptée à ces nouvelles structures défensives –, mais elles peuvent être également envoyées vers d'autres lieux entre 1487 et 1492. À cet effort, participent les autorités ducale et municipale qui se dotent des moyens financiers et humains nécessaires. Nantes devient un laboratoire d'artillerie et de fortification grâce aux connaissances et au savoir-faire de techniciens locaux, mais aussi étrangers que l'on a su attirer. Une typologie des canons peut être établie : serpentine, coulevrine et hacquebute tiennent une large place.

Avec une certaine prudence en raison de l'impossibilité d'identifier l'état primitif de l'édifice, Marie-Pierre Baudry présente les résultats d'une étude réalisée en 2004 en préalable à un projet de restauration de la porte Mordelaise à Rennes. Cette porte est la principale des cinq entrées – celle par laquelle les ducs font leur entrée solennelle dans la ville – de la première enceinte de ville à laquelle deux autres s'ajoutèrent au cours du XV^e siècle. Elle est formée de deux tours de plan semi-circulaire très saillantes au-devant de la muraille, encadrant un passage voûté surmonté de trois étages. L'entrée se fait par une grande porte charretière et par une porte piétonne, équipées chacune d'un pont-levis à flèche. Les tours sont aussi hautes que la partie centrale et l'ensemble est couronné par un parapet continu à mâchicoulis sur console. Par ces caractéristiques architecturales, ce châtelet peut être daté de la fin du XIV^e siècle, voire plutôt du début du XV^e siècle. L'étude architecturale montre qu'il a été progressivement aménagé au cours du XV^e siècle. En 1447, la porte est rehaussée

de 10 pieds, soit d'un quatrième étage, qui aurait peut-être accueilli la salle de garde. Il est possible qu'au cours du xv^e siècle, la façade ait été rapportée, entraînant une restructuration interne. Dès son origine, le châtelet a pu être précédé d'une barbacane, ensuite aménagée, au milieu du xv^e siècle, en boulevard conçu pour l'artillerie à feu.

Jocelyn Martineau propose une mise en perspective des tours à canons du duché de Bretagne au xv^e siècle, en distinguant trois phases argumentées par la présentation détaillée de divers lieux : Rennes, Suscinio, Châteaubriant, Guérande, Guingamp, Coatfrec en Ploubezre, Nantes, Clisson, Fougères. La première phase se situe entre 1420 et 1442. Si les progrès architecturaux s'avèrent limités (ils portent sur l'épaisseur des murs, la hauteur des tours, la distinction entre canonnière voûtée, d'une part, et arbalétrière, d'autre part), l'essentiel est d'ordre administratif. Jean V a su coordonner l'effort de guerre en associant la noblesse, les villes et les entrepreneurs sous l'égide de conseillers militaires au fait des questions liées à l'artillerie moderne. La deuxième phase, de 1442 à 1458, marque un véritable tournant qui accrédite l'hypothèse de la création d'un prototype de tour à canon. La grande nouveauté est la création de casemates voûtées pour la seule arme à feu et l'abandon de l'ancienne artillerie mécanique (arbalète). En permettant ainsi de porter le feu au-delà du périmètre de tir traditionnel, la tour n'est plus seulement conçue comme un organe de défense rapprochée. La troisième phase, de 1458 à 1487, conduit à l'élaboration d'un nouveau modèle : la tour en fer à cheval, avec canonnière voûtée à double ébrasement – l'embrasement externe, ou « canonnière à la française », est employée dès avant 1487. D'un diamètre de 16 mètres et d'une hauteur de 10 mètres, la tour est massive (épaisseur des murs de 5 à 7 mètres). Le front de l'ouvrage est aveugle. Les flancs contiennent trois niveaux de casemates superposées adaptées à l'arme à feu. Les canonnières du premier niveau battent, dans un but défensif, les fossés et la contrescarpe par les tirs rasants des canons et des armes épaulées. Conçues pour des armes de gros calibres calés au sol sur un affût de bois, les canonnières des étages permettent des tirs lointains, conférant à la tour un rôle plus offensif. Après les guerres d'Indépendance de Bretagne s'ouvre une nouvelle phase, de 1491 à 1514, caractérisée par une utilisation défensive d'une artillerie sur roue se chargeant par la gueule, qui décline les tours et les canonnières de la génération précédente.

Enfin, est présentée la journée de Clisson du 3 décembre 2006, où divers intervenants présentèrent du mobilier archéologique, les casemates du château de Clisson, le projet culturel du conseil général de Loire-Atlantique concernant ce château, la maquette numérique de la forerie de canons d'Indret et les trois pierriers à boîtes du musée Dobrée de Nantes.

Riche de dix-huit communications et d'une conclusion de Philippe Contamine, l'ouvrage est révélateur des avancées de la castellologie, tout particulièrement en Bretagne.

Alain GALLICÉ